

Textes en français

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Werk, Bauen + Wohnen**

Band (Jahr): **73 (1986)**

Heft 11: **Karlsruhe**

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

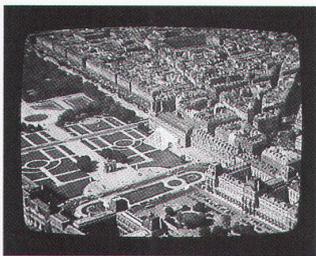
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Les nouvelles images de l'architecture, disent-ils

Voir page 9



Images de synthèse et vidéo-simulation

Aimé Jolliet est réalisateur vidéo, responsable depuis plus de dix ans du Centre audio-visuel de l'École d'Architecture de l'Université de Genève. Il a créé un studio de production d'émissions vidéo dont le catalogue comprend une centaine de titres. Grâce à des mandats extérieurs, il a mis au point un procédé de vidéo-simulation au service de l'architecture qui connaît aujourd'hui un succès mondial: ses images produites à l'aide de techniques standard concurrencent avantageusement les images de synthèse de l'informatique.

On sait que la perspective à la Renaissance joue un rôle central dans l'institution de l'architecture. Selon Hélène Lipstadt, ses fonctions sont multiples: comme science, elle «ennoblit l'acte de création architecturale, et le dote du statut d'art libéral»; comme illustration coûteuse des traités, elle «aide à établir la distinction entre constructeurs», l'ouvrage illustré étant inaccessible à l'artisan illétré; comme document publié, elle «contribue à la renommée de l'architecte comme créateur, elle pose la signature sur le bâtiment... effectue la transformation quasi-mystique d'un service en art, d'un bien en œuvre»¹. Parce qu'elles sont savantes, coûteuses, cultivées, les images de la perspective aident l'architecte à se distinguer du commanditaire et des métiers du bâtiment, et prétendent à l'indépendance du créateur.

Les mêmes fonctions paraissent assurées aujourd'hui par l'ordi-

nateur. Comme la perspective à la Renaissance, les images de synthèse des informaticiens sont savantes, chères, et spécialisées. Leur production mobilise des moyens importants, un personnel hautement qualifié. Leur coût est considérable, et promet de le rester. Leur consommation fait appel à une compétence du lecteur, suppose la maîtrise d'un code (du type «une ligne en escalier égale une droite», «une trame en chevrons égale un mur», etc.). Mieux encore que la perspective, l'image animée de l'ordinateur déploie le théâtre de cette «création de l'esprit» à quoi prétendent les architectes² sur le petit écran au moins, l'intelligence crée le monde, et rivalise avec la nature.

L'engouement pour les «nouvelles images de l'architecture»³ est institutionnel: elles occupent la case vide qu'a laissée la perspective en se vulgarisant. L'image de synthèse accrédite «l'homme de synthèse», l'ordinateur légitime l'ordonnateur, l'écran du contrôle établit son pouvoir sur le monde... Aubaine inespérée, les techniques de l'avenir apportent une nouvelle jeunesse à la plus ancienne stratégie, offrant aux architectes l'illusion qu'ils pourraient se moderniser sans rien changer à une identité forgée à la Renaissance⁴.

L'alternative de la vidéo-simulation

Or en matière d'images comme de stratégie professionnelle, une alternative existe. Depuis dix ans Aimé Jolliet montre des projets d'architecture installés dans leur site futur; sur le petit écran les bâtiments sont présents, entourés des bâtiments voisins, contournés par des automobiles, habités par des utilisateurs; meublés, parcourus, pénétrés, visités, photographiés, survolés; vus dedans et dehors, de près et de loin, de jour et de nuit, sous des ciels bleus et des défilés de nuages... L'image est parfaite, vivante, véridique: c'est très exactement l'image télévisée que connaît le grand public, et que les ingénieurs des images de synthèse promettent de reconstituer un jour, artificiellement.

Car le secret est là: au lieu de mobiliser un ordinateur pour refaire le monde, la vidéo-simulation assemble les images préfabriquées de la télévision. Le procédé n'obéit pas à la logique de l'ingénieur, mais à celle du bricoleur⁵. Il ne nécessite pas l'invention de techniques *ad hoc*, mais seulement l'exploitation des «moyens du bord»: des maquettes d'architecture,

un matériel vidéo standard, et des ordinateurs qui restent dans les coulisses du studio. Il n'implique aucune connaissance scientifique spécialisée, mais seulement un savoir-faire: son principe est à la portée de n'importe qui, le reste est affaire de volonté et d'expérience. Il n'est pas intéressant par son processus, mais par son résultat: des images vivantes, lisibles par tous, assez passionnantes pour concurrencer les images auxquelles le public est habitué.

Images et institutions

D'un côté de lourdes équipes d'informaticiens travaillent à améliorer des images qui fascinent, mais restent synthétiques, artificielles, spécialisées. De l'autre côté le solitaire Aimé Jolliet produit des simulations parfaites, précises, évidentes, au point d'intéresser des pays pourtant renommés pour leur haute technologie, comme la France et les États-Unis⁶. L'alternative en dit plus sur un désir d'institution que sur un désir d'architecture. L'ordinateur apporte un crédit de distinction dont la vidéo est incapable; mais ses images nobles sont inefficaces. À l'opposé les images de la vidéo-simulation ne sont ni scientifiques, ni fabuleusement chères, mais elles ouvrent une fenêtre «tous publics» sur le projet, permettant à chacun, savant ou ignorant, cultivé ou vulgaire, de voir l'architecture.

Ce procédé pourrait bien indiquer la voie d'une stratégie de pointe pour l'architecture, plus crédible que la vieille stratégie de la Renaissance, parce qu'elle dirait la vérité: que l'architecture tient plus du bricolage que de la science⁷, qu'elle dépend de la commande et des métiers autant que de l'architecte, et qu'elle s'adresse à un public. Le succès d'Aimé Jolliet prouve qu'on a tout lieu de faire confiance au réel: de même que les bons projets n'ont rien à craindre d'une vidéo-simulation, l'architecte a tout à gagner à se montrer, non tel qu'il fut ou rêva d'être, mais tel qu'il est.

Richard Quincerot

Notes

- 1 Hélène Lipstadt, *Architecte et ingénieur dans la presse. Polémique, débat, conflit*, Paris, Corda-Ierai, s.d. (1980 ?); pp. 40-43.
- 2 Le mot est de Le Corbusier, mais on sait, après les travaux de Françoise Choay, que l'idée traverse, dès leur apparition, tous les traités d'architecture.
- 3 A en croire de nombreux colloques et publications, l'architecture aurait élu les images de synthèse comme ses «nouvelles images». Et pourtant, à la fin d'un congrès réuni à Beaubourg, après deux

jours de présentations des plus importants fabricants d'images de synthèse, la vidéo-simulation reçut du public un accueil enthousiaste (Paris, Beaubourg, mars 1986). Voir aussi *L'architecture en représentation*, ouvrage publié à l'occasion de l'exposition produite par l'Inventaire général des Monuments et des Richesses artistiques de la France, Paris, janvier-mars 1985.

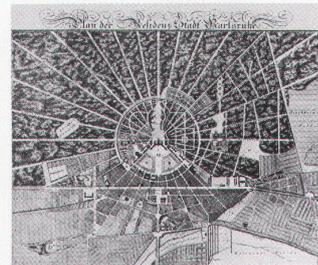
- 4 La stratégie de l'architecture autonome a été payante, mais jamais complètement réalisée. Avec la démocratisation de la commande et le développement des professions concurrentes, elle est plus que jamais mise en échec. Ainsi le recours aux images de synthèse présente un inconvénient de taille: le pouvoir exorbitant accordé, du même coup, aux informaticiens.
- 5 Au sens de Claude Lévi-Strauss, *La pensée sauvage*, Paris, Plon, 1967; pp. 26-33.
- 6 Parallèlement à son activité universitaire, Aimé Jolliet a une activité de réalisateur indépendant. Il a reçu plusieurs mandats aux États-Unis, et réalisé en France deux vidéo-simulations sur la pyramide du Louvre (architecte Pei) et le Ministère des Finances (architectes P. Chemetov et B. Huidobro).
- 7 L'idée est parfaitement avouable après les travaux de Colin Rowe et Fred Koetter, *Collage city*, Cambridge-Mass., MIT Press, 1979; et de Bernard Hamburger et son équipe, *Deux essais sur la construction*, Bruxelles, Mardaga, 1981.

Harald Ringler

Karlsruhe – une ville vieille de 271 ans

Une approche de la ville par l'histoire de sa construction

Voir page 16



L'automobiliste arrivant à Karlsruhe-Rüppurr par la sortie sud de l'autoroute et qui s'approche du centre-ville de Karlsruhe, voit défiler sur son parcours des édifices importants et pour certains exceptionnels, témoins de l'histoire de sa construction qui s'étend sur près de deux siècles. L'ensemble d'habitat de Rüppurr datant des années 50 à gauche et le «Baumgarten» achevé en

1968 à droite constituent la périphérie sud de la ville. Au bout de quelques minutes, il atteint la Place Ostendorf, centre de la cité-jardin de Rüppurr; tout de suite après, les années 20 reviennent à la vie grâce à l'ensemble du Dammerstock situé à l'ouest de l'Allée d'Ettlingen. Le trajet se poursuit vers le centre-ville le long des beaux arbres qui bordent l'Allée Ettlingen et le hall des quais de la gare centrale, construite en 1913, apparaît déjà. Cette vue sera peut-être cachée, dès le début des années 90, par le «Centre d'art et de média-technologie» projeté. Depuis peu, l'automobiliste peut laisser son véhicule dans le nouveau garage situé derrière la gare centrale et peut poursuivre sa visite de la ville à pied. Après la traversée d'une des plus belles places de gare avec son ensemble bâti de la seconde décennie de notre siècle, le chemin menant au centre-ville traverse le parc public. Cet espace vert, limité au nord par le centre de congrès «am Festplatz» est marqué par les idées sur l'art des jardins de l'exposition horticole fédérale de 1967. Là, quatre édifices illustrent une histoire de l'architecture s'étendant sur plus d'un siècle: Le Vierordtbad (1873/1898), la salle de concert (1915), la Schwarzwaldhalle (1956) et la nouvelle halle municipale (1984). Longeant un bloc d'habitation, la Direction Centrale des Postes des années 30 et le Théâtre de l'Etat de Bade (1975), le chemin conduit dans la ville du XVIII^e et du début du XIX^e siècle. A partir de là, la «via triumphalis» conçue par Friedrich Weinbrenner relie la Place Ettlinger Tor à l'ensemble du château, en passant par la Place du Rond-Point et la Place du Marché. Elle constitue l'axe central parmi les neuf voies sud partant du château qui formaient la première trame de la nouvelle fondation.

La nouvelle fondation et son développement au XVIII^e siècle

Il est temps de parler du développement urbain de Karlsruhe, depuis la pose de sa première pierre le 15.06.1715 jusqu'à nos jours et de regarder ensuite vers l'avenir. Pour quelles raisons le marquis Karl Wilhelm de Bade-Durlach a-t-il voulu se faire construire une nouvelle résidence entre les deux villes de Durlach et de Mühlburg, vraisemblablement sur les plans de son architecte Friedrich von Batzendorf? A l'époque de l'absolutisme, le transfert des an-

ciennes résidences princières comme ici, de Durlach vers la campagne apparemment illimitée, a conduit à la fondation de nombreuses villes. En transférant sa résidence de Paris à Versailles, le Roi-Soleil français Louis XIV nous en a laissé un exemple inégalé. C'est ainsi que commence l'époque de l'urbanisme des princes régnants qui, au début du XIX^e siècle, se poursuivra par la construction urbaine de la bourgeoisie foncière et économique.

Probablement bien des raisons incitent le prince à quitter son ancienne résidence de Durlach, aujourd'hui un quartier de Karlsruhe; conflit avec les habitants à cause des impôts, résistance aux plans d'extension du château, étroitesse de la ville au caractère moyenâgeux et «... nous ne pouvons rechercher plus avant ici dans quelle mesure son passe-temps favori consacré à la compagnie du beau sexe entra en ligne de compte et l'incita à choisir une résidence plus solitaire loin du centre de la ville. En tout état de cause, les relations avec son épouse étaient déjà troublées, car celle-ci ne put se décider à le suivre dans sa nouvelle résidence, mais demeura à Durlach dans le Karlsburg» (Fecht 1887). Ce fut peut-être pour des motifs semblables qu'en 1704 le duc Eberhard Ludwig von Württemberg fonda sa résidence de Ludwigsburg, car à Stuttgart régnaient les mœurs sévères du protestantisme.

A Karlsruhe, exemple rare d'une nouvelle fondation entièrement baroque – à Versailles existait déjà un pavillon de chasse – on applique les «règles» de l'urbanisme princier sous une forme pure:

- Le principe d'implantation permet de passer insensiblement de la ville à la nature, car il n'existe aucun ouvrage de fortification gênant.
- Le château, résidence du prince et siège de son gouvernement, est à la fois la sortie et la fin de l'ensemble urbain. Il tient la ville des sujets à distance, tout en la maintenant sous sa dépendance.
- Des voies principales formant des axes relient château, place, ville et nature.
- Des places publiques servent de carrefours et d'espaces de répartition. Elles ne sont pas seulement là pour la circulation, mais jouent aussi un rôle dans la composition de l'ensemble.
- Les façades des bâtiments confèrent à la ville un aspect de caractère unitaire.

32 voies partant du château se dirigent vers la campagne, tandis que les neuf branches sud de «l'éventail» convergent vers la ville. L'axe nord-sud, que Friedrich Weinbrenner poursuivra un siècle plus tard avec sa «via triumphalis», relie le château à la Place du Marché avec l'église de la Concorde, à l'emplacement de laquelle on trouve aujourd'hui la pyramide arbrant le tombeau du fondateur de la cité. L'image du despotisme donnée par la ville apparaît aussi dans la disposition et les hauteurs des bâtiments. Le château comporte trois niveaux; les «Zirkelhäuser» (bâtiments en arcs de cercle) qui bordent la place ont deux étages avec portique au rez-de-chaussée; les autres rues sont toutes bordées de bâtiments à un seul niveau avec toitures à la mansarde. Celui qui veut devenir citoyen de la ville doit construire conformément au modèle imposé. Des «lettres de grâce» accordant des avantages tels que liberté religieuse, dispense de douane, attribution de terrains à bâtir et de matériaux, attirent de nouveaux habitants. Le désir d'avoir une ville homogène et esthétiquement satisfaisante se retrouve dans l'histoire urbaine de Karlsruhe, de sa fondation à nos jours. Pourtant, dès cette époque, des cas particuliers et des dérogations tempèrent la rigueur de cet objectif esthétique. Le «Petit-Karlsruhe» l'ensemble d'habitat des «Hintersassen» (petit peuple), séparé de la ville par une palissade au sud-est de la partie résidentielle qui comptait déjà 2000 habitants, se construit sans aucune prescription. Cette partie du centre-ville, baptisée plus tard «Dörfle», se dégradera particulièrement à partir des années 20 de notre siècle et deviendra zone à rénover.

Friedrich von Kesslau dresse les plans du château à édifier en pierres et dirige les travaux jusqu'en 1771; Jeremias Müller achève l'édifice qui sera détruit en 1944 et reconstruit entre 1955 et 1960 dans sa forme actuelle visiblement «plus froide». Vers la fin du XVIII^e siècle, la ville s'accroît vers l'est et le sud. A partir de 1765, la «Kronenstrasse», le premier des rayons à être prolongé au-delà de la Kaiserstrasse, est bordée de bâtiments pour la plupart à un seul niveau. Les constructions se poursuivent le long de cette Kaiserstrasse à l'est de la Berlinerplatz actuelle et au sud de la Place du Marché d'aujourd'hui.

Le passage de l'urbanisme princier à l'urbanisme bourgeois

En 1797, Friedrich Weinbrenner âgé de 31 ans revint au pays après 11 années d'apprentissage et de voyage. Son activité, qui se poursuivra jusqu'en 1826 en tant qu'architecte de la ville, donnera son caractère classique à la cité actuelle.

L'architecte Weinbrenner laisse de nombreux édifices publics et privés comme l'Hôtel de Ville, l'église évangélique qui lui fait face avec son portique en avancée sur la Place du Marché, l'église paroissiale catholique St. Stéphan sur la Erbprinzenstrasse. Le Panthéon de Rome servit de modèle à ce bâtiment sur plan central dont l'enduit de façade initial a disparu, ce qui permet d'apprécier la belle couleur des pierres en grès. Après les destructions de la guerre, l'ancien palais du marquis sur la Place du Rond-Point est reconstruit au début des années 60 sous une forme légèrement modifiée. Ce Rond-Point avec la colonne de la constitution en son centre est l'une des quatre places aux formes diverses conçues par Weinbrenner dans le cadre de sa «via triumphalis». En 1797, il présente le plan général de sa conception. La «Kriegstrasse» (Rue de la Guerre), aménagée en même temps et construite pour «détourner» les colonnes militaires, marque la limite sud de la ville d'alors. L'étranger entre par la «Porte d'Ettlingen» qui le conduit jusqu'au Rond-Point par la «Torplatz» dont on devine les traces encore aujourd'hui; par la Karl-Friedrich-Strasse plus resserrée, il aborde la Place du Marché, point culminant de cette succession. Weinbrenner a conçu cette place en deux parties. Hôtel de Ville et église se font face dans la partie rectangulaire étroite au sud; la partie nord plus large, avec ses «boutiques pour artisans et fabricants» non réalisées, constitue le centre bourgeois. Grâce à l'architecture de Weinbrenner, cette place réaménagée voici quelques années et maintenant réservée aux piétons, constitue l'un des plus beaux exemples d'urbanisme classique, même si les toilettes publiques restées à proximité du tombeau pyramidal du fondateur et la circulation intense des tramways en amoindrissent un peu l'effet général. Pour la prochaine transformation, de longues discussions sont prévisibles, notamment pour savoir si la partie nord qui prolonge l'alignement de l'Hôtel de Ville et de l'église doit être bordée d'ar-

bres. Des opinions dogmatiques en matière de traitement des places historiques s'y opposent.

L'urbaniste Weinbrenner a également dressé des plans pour l'extension de la ville; ceux-ci prévoyaient un agrandissement en demi-cercle vers le sud jusqu'à la gare centrale actuelle. Dans ce plan datant probablement de 1818, il abandonne le système radial de l'ancienne ville pour les nouveaux quartiers. Un réseau de rues diagonales est superposé à un quadrillage; l'extension de la ville doit se faire selon un concept d'implantation déterminé. A cette époque, plus de 15000 âmes vivaient à Karlsruhe. L'époque préindustrielle du despotisme éclairé touchait à sa fin. En 1819, le grand-duc est le premier des princes allemands à proclamer une constitution libérale; en 1822 les parlementaires de Bade évacuent un bâtiment provisoire pour occuper la «Ständehaus» sur la Ritterstrasse qui sera le premier édifice parlementaire en Allemagne. L'Etat de Bade-Württemberg a fait démolir les ruines de la Seconde Guerre mondiale en 1961. En 1827, Heinrich Hübsch (1795-1863), l'un des élèves de Weinbrenner les plus connus, entre au service de l'Etat de Bade. C'est d'après ses plans que s'édifient à Karlsruhe le bâtiment principal de l'Université, agrandi par la suite, l'ancien Ministère des Finances sur la Place du Château, la galerie d'art nationale dans sa forme originale et, à proximité immédiate, l'orangerie avec les volumes adjacents dans le jardin botanique.

Pendant le deuxième quart du XIX^{ème} siècle, l'avènement du chemin de fer, précurseur de la révolution industrielle, impose avec ses installations de nouvelles conditions dans le développement des villes. En 1843, le premier train quitte la gare de Karlsruhe située à l'emplacement de l'actuel Théâtre de l'Etat de Bade. Vers le sud se développe un quartier de cheminots et d'ouvriers, la ville sud actuelle, dont le réseau de rues se rattache à la maille des voies d'accès aux jardins bourgeois préexistants. Au conseil municipal, les propriétaires de terrains dans la ville sud actuelle (parti de la Porte d'Ettlingen) s'affrontent à ceux du «Parti de la Porte de Mühlburg», un quartier devant d'abord être viabilisé pour la construction. Le plan d'urbanisme promulgué seulement sous forme d'un texte en 1857, fixe les limites de la zone à construire en défavorisant le parti de la Porte d'Ettlingen. En 1871, à la fin du XIX^{ème} siècle, la

forte demande en terrains à bâtir impose un nouveau plan d'extension de la ville qui prévoit les surfaces nécessaires à l'emplacement des quartiers sud-ouest et sud actuels. Le développement vers l'ouest et le Rhin commence en 1885 avec l'absorption de Mühlburg, la ville voisine, et se poursuit par l'aménagement du port sur le Rhin au début du XX^{ème} siècle.

Le bâtiment abritant les collections de science naturelle sur la Friedrichplatz et l'édifice d'angle, situé en face, seul fragment encore existant des constructions nord initiales, nous donnent une idée de l'architecture aux alentours de 1870 (architecte K. J. Berckmüller). Un garage souterrain sera construit cent ans plus tard sous l'ensemble de la place réaménagée. Le Vierordtbad (bains municipaux) de Josef Durm (1873), avec son extension en 1900, constitue la partie la plus ancienne de la Place des Fêtes avec le centre de congrès actuel. En 1915, la salle municipale et le hall des concerts, projetés par les architectes locaux Curjel et Moser, achèvent la première phase de ce quartier du centre-ville sur l'axe nord-sud. Peu à peu s'effectue le passage de l'éclectisme au moderne. En 1907, l'église luthérienne construite par les mêmes architectes dans la ville est, avec ses allusions au style roman et à la Sécession, fit beaucoup de bruit à Karlsruhe. Avec ses nombreux immeubles urbains et ses villas, Hermann Billing offre un niveau d'architecture élevé à la ville. Après reconstruction, l'immeuble d'habitation et de commerce sur la «Kaiserplatz» n'est plus aujourd'hui qu'un pâle reflet de sa forme initiale. En raison du plan en éventail du centre-ville, il se crée nécessairement de nombreuses parcelles triangulaires dont la construction a toujours été un défi posé aux bons architectes depuis la fondation de la ville. La maison abritant la Pharmacie de la Cour au carrefour Kaiserstrasse/Waldstrasse est un exemple de solution d'angle de la fin du siècle.

De la fin du siècle aux années 30

En raison de la mise en service de la nouvelle gare centrale, le quartier concerné connaît une activité de construction intense. Certes Hermann Billing et son associé de l'époque Wilhelm Vitalli ont gagné le premier prix d'un concours organisé à l'échelon national. Cependant, pour des raisons de coût, l'administration des chemins de fer cherchait à réali-

ser son propre projet. A la suite des protestations, les chemins de fer renoncent, mais sans passer la commande à Billing ils s'adressent à August Stürzenacker, un fonctionnaire des Services de Construction de la ville. L'administration municipale ne confie pas non plus la planification de l'esplanade de la gare à Billing et Vitalli, bien que ceux-ci aient aussi gagné le concours du plan d'ensemble de Karlsruhe dont le quartier de la gare faisait partie. En 1911, Wilhelm Vitalli remporte un autre concours à la suite duquel il bâtit successivement l'Hôtel du Château et le bâtiment à arcades, ainsi que les deux édifices qui flanquent l'entrée du parc public. La place de la gare, avec le parc qui lui fait suite, offre une entrée remarquable de qualité vers le centre-ville ne se rencontrant que dans peu de grandes villes. Le concours «Zone de développement gare centrale» organisé en 1986 se propose de doter cet ensemble du cadre approprié pour une meilleure utilisation par les piétons.

Vers 1910, dans la ville ouest, avec ses immeubles d'habitat disposés en demi-cercle autour de la Place Haydn, l'architecte H. Sexauer a su créer un espace urbain qui, par sa qualité, s'apparente à l'ensemble de Royal Crescent à Bath construit par John Wood, et ceci malgré la reconstruction malheureuse de l'un des quatre volumes sous une forme nouvelle (Otto Haupt 1956). Cette place est située sur une bande de verdure large de plus de 50 mètres qui s'étire sur 2,3 km de la place Mühlburger-Tor à la périphérie ouest du centre-ville jusqu'à Mühlburg à l'ouest. L'Allée Beiertheim dans la ville sud-ouest et la Jollystrasse, occupant les anciens tracés des voies ferrées, constituent un élément typique du paysage urbain de Karlsruhe.

A la fin du siècle dernier, les idées d'urbanisme venant d'Angleterre et d'Allemagne s'influencent mutuellement et le mouvement des cités-jardins en donne le meilleur exemple. L'idée des faubourgs-jardins en Allemagne est réalisée pour la première fois par Norman Shaw dans le faubourg de Badfordpark près de Londres en 1875. En 1898, avec son ouvrage «Demain: une voie pacifique pour une authentique réforme» Ebenezer Howard veut propager une autre idée, celle de bâtir de nouvelles villes réunissant les avantages de l'urbain et de la campagne. Raimond Unwin, l'un des planificateurs du célèbre Hampstead Garden

Suburb et de la première cité-jardin de Letchworth, manifeste une grande admiration pour l'urbanisme du Moyen Age allemand. Des réformateurs de l'habitat en Allemagne reprennent à leur tour diverses idées de l'Angleterre, notamment la conception des faubourgs-jardins. A Karlsruhe, à partir de 1911, on construit un ensemble de banlieue sur la base d'une coopérative. Le premier concept est livré par Kohler et perfectionné ensuite par Ostendorf et par Laeuger plus tard. Pfeifer et Grossmann planifient les premières maisons ayant 55 m² de surface habitable à un niveau et demi et comble en croupe, groupées le long du Heckenweg par 14 unités au maximum. Par la suite, les types à deux niveaux s'imposent pour des raisons économiques. Cet ensemble, datant d'avant la Première Guerre mondiale et qui comptait alors 200 logements, totalise aujourd'hui 1400 logements répartis sur 39 ha. de terrain brut. En 1929 cette activité de construction de logements et d'urbanisme s'appuyant sur l'initiative privée connaît un autre sommet qui attire l'attention bien au-delà des frontières allemandes. En 1924, la ville de Karlsruhe lance un concours pour la construction du «Dammerstock», un terrain de plus de 14 ha. situé non loin de la cité-jardin; par ailleurs, on invite quelques architectes de la «Nouvelles Architecture» tels que Walter Gropius de Berlin, Otto Häslér de Celle, Riphahn et Grod de Cologne. Un an après la réunion du jury tenue en novembre 1928 (à laquelle participaient entre autres Ernst May, Conseiller aux Constructions de Francfort, Mies van der Rohe et Paul Schmitthenner), 228 logements installés dans des maisons de formes diverses étaient présentés à la population dans le cadre d'une exposition. Tous les bâtiments y sont exprimés en un langage élaboré par Gropius lauréat du concours et directeur artistique de l'opération avec les autres architectes: Toitures plates, éléments de fenêtre normalisés, solutions de modénature unifiées, portes lisses à cadres métalliques, façades blanches et soubassements gris. Les constructions en bandes nord-sud, les voies d'accès sans voiture et l'implantation de bâtiments ayant quatre à cinq niveaux sur l'Allée d'Ettlingen pour assurer la protection phonique de l'ensemble situé derrière précisent le parti urbanistique.

A proximité immédiate de la Place de la Gare, on trouve l'ensem-

ble d'habitation achevé en 1930 sous la forme d'un îlot en couronne entourant une grande cour intérieure de H.R. Alker. Après la prise du pouvoir par les national-socialistes, il quitta le chemin de la bonne architecture et en 1937/38, chef de l'Office des Constructions de Munich, il projeta des axes d'apparat et des édifices représentatifs pour la « capitale du mouvement ». Ce bloc d'habitations, maintenant monument protégé, abrite plus de 150 logements ayant une hauteur sous plafond de trois mètres qui, lors de leur achèvement, comportaient déjà des salles de bains équipées et des blocs-évier dans les cuisines. Hermann Billing aménagea d'une manière tout aussi généreuse l'ensemble d'habitation achevé en 1934 dans la rue portant maintenant son nom, derrière la nouvelle halle municipale. On lui doit aussi la Direction Centrale des Postes sur la Place Ettlinger Tor voisine du Théâtre de l'Etat de Bade achevé en 1975 (architecte Helmut Bätzner).

En 1926, un projet de plan général pour Karlsruhe est présenté qui n'est pas entériné, mais qui contient un grand nombre de propositions futuristes pour l'urbanisme de la ville: l'actuel Adenauerweg à l'intérieur duquel sont prévues des installations sportives disposées en éventail; « l'Albgrün », une zone verte de plus de 20 km qui traverse la ville avec des aménagements de jeu et de sport bordant une rivière; le Rheinbad Rappenhof ouvert dès 1929 qui est l'une des plus grandes installations de bain en plein air.

Depuis les destructions de la guerre jusqu'aux années 80

En raison du nouveau découpage des Länder, Karlsruhe, dont le nombre des constructions était réduit de 35% à cause des destructions de guerre, perd son statut de capitale provinciale. Le passage de la « ville administrative » à la grande cité commerciale avec ses différentes branches économiques s'en trouve accéléré. La crise du logement qui règne et l'arrivée de plus de 32000 réfugiés imposent de nouveaux projets d'habitat. La ville nord-ouest qui commence à se développer à partir de 1952 ne peut guère servir d'exemple d'urbanisme. A partir de 1957, Karl Selg exécute l'ensemble « Waldstadt » sur la base d'un premier prix de concours. Les immeubles d'habitat sont situés le long de voies d'accès orientées est-ouest. Il s'agit essentiellement de volumes allongés dans le

sens nord-est/sud-ouest. 13000 personnes vivent aujourd'hui dans cet ensemble jadis bâti dans la forêt. L'opération « Feldlage » adjacente est actuellement en voie d'achèvement.

Le premier concours d'idées après la Seconde Guerre mondiale concernait la reconstruction de la Kaiserstrasse au centre-ville. Son aspect actuel est le résultat du plan d'ensemble adopté en 1950. La conception d'alors se proposait les objectifs suivants. Retrait de 6 m des fronts bâtis à partir du 1^{er} étage; aménagement de voies de desserte pour alimenter les bâtiments par l'arrière arcades sur la Place du Marché et la Place Europe; voies piétonnes en partie couvertes. Pour pouvoir réaliser l'un des plus grands projets de « développement du centre-ville », c'est-à-dire la rénovation de la vieille ville, on décida de construire un autre grand ensemble d'habitat à Oberreut à partir de 1963. Il s'agissait d'un préalable, car les habitants de la vieille ville à rénover devaient être relogés. Après la Première Guerre mondiale, le « Dörfle » aux constructions déjà très denses connaît une forte suroccupation des logements, ce qui abaisse encore sa qualité d'habitat. Dès 1926, l'administration municipale élabore la première proposition de rénovation à l'aide de percées et d'élargissement de rues, d'implantations de zones vertes et de la démolition des substances bâties vétustes. Etant donné que cette partie du centre-ville avait été largement épargnée par les destructions de la Seconde Guerre mondiale, la suroccupation des logements s'était encore aggravée. La Fritz-Erler-Strasse actuelle, large voie allant à l'encontre du réseau du centre-ville, résulte d'une percée projetée en 1955 entre la Kaiserstrasse et la Kriegsstrasse. Au début des années 60, commencent les nouvelles opérations de rénovation qui permettent d'obtenir les subventions fédérales. La planification d'alors confiée au bureau d'architectes Kraemer/Pfennig/Sieverts, exprime une conception de la « ville » qui paraît erronée à nos yeux actuels. En 1970 des mouvements de protestations suscitèrent le lancement d'un concours international. Après la phase de perfectionnement des projets de concours, le plan général des architectes munichois Hilmer et Sattler deviendra la base du développement des constructions dans ce territoire s'étendant sur 17 ha. Des îlots en couronne avec cours intérieures tranquilles y surmontent des garages

souterrains; la juxtaposition de bâtiments anciens et nouveaux, des édifices particuliers comme la tour-parking avec maisonnettes en attique et l'école professionnelle au premier plan, les maisons du Werkbund, l'ouvrage enjambant la Fritz-Erler-Strasse et bien d'autres éléments caractérisent aujourd'hui une nouvelle atmosphère de la vieille ville. Depuis 1975, on construit des bâtiments sur les deux tiers de la surface concernée, 10 ans plus tard, l'opération de rénovation en surface pourra être considérée comme pratiquement achevée. Dans la partie restante s'effectue la rénovation par objets beaucoup plus difficile. Une visite dans le nouveau « Dörfle » offre à tout celui qui s'intéresse à l'urbanisme et à l'architecture, une vue d'ensemble complète sur les possibilités de construire, d'habiter et de travailler dans le centre urbain.

Grâce au réaménagement des places (Place Friedrich, Place Ludwig, Place Lidell) et à l'édification de nouveaux bâtiments publics (bibliothèque de l'Etat de Bade en face de l'église St. Stephan par O. M. Ungers; banque de crédit sur le Zirkel par H. Mohl), le centre-ville devient plus attrayant. A l'est de la ville, l'Etat de Bade Württemberg reconstruit actuellement, à l'intention de l'Ecole Supérieure de Musique, le château de Gottesau dans sa forme initiale de l'époque Renaissance. Cet édifice sera le centre d'un quartier à réaménager dans une zone industrielle désaffectée. A la suite du concours gagné par les architectes paysagistes Klahn et Singer, une nouvelle « prairie » va naître sous la forme d'un parc public est.

La suite de l'aménagement de l'axe nord-sud partant du château connaîtra bientôt de nouveaux accents grâce à la transformation de la zone entourant la gare centrale, en particulier la construction prévue derrière celle-ci d'un « Centre d'art et de média-technologie ». Les moyens informatiques doivent y seconder les artistes et musiciens qui recherchent de nouvelles formes d'expression. Une galerie d'art pour les expositions temporaires et une nouvelle entrée sud pour la gare centrale compléteront ce projet officiel qui sera achevé en 1995.

Lignes directrices de l'urbanisme

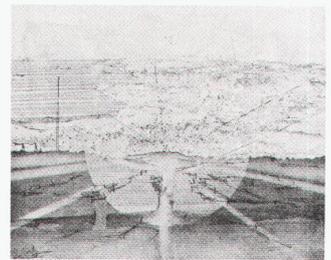
La réponse à la question concernant le particularisme de cette cité, qui compte aujourd'hui 270000

âmes, par rapport à d'autres villes, conduit à s'interroger sur les objectifs urbanistiques actuels et futurs de Karlsruhe. Le plan en éventail du centre-ville et l'homogénéité (déjà partiellement rompue) des constructions dans les différents quartiers remontent aux œuvres historiques des débuts du XVIII^{ème} et XIX^{ème} siècle. La cité-jardin de Rüppurr, le Dammerstock, la Waldstadt et la rénovation de la vieille ville ne peuvent qu'encourager à entreprendre des projets d'avenir comportant des risques. L'idée initiale de la fondation baroque avec l'interpénétration entre ville et paysage naturel impose aussi à la planification future de ne plus toucher aux zones boisées qui, venant du nord et du sud, arrivent jusqu'au centre-ville; de même, elle incitera à la recherche de solutions nouvelles d'une qualité équivalente. H.R.

Rainer Franke

A la recherche d'une «Ecole de Karlsruhe»

Voire page 24



Karlsruhe? Ah oui, Eiermann, construction et détail, jadis lorsque le sérieux pouvait encore concurrencer le déluge de l'agitation. Dans un pays où si souvent régnaient les apologistes du banal qui essayèrent systématiquement de corrompre toute tentative de discussion, jusqu'à ce que les voisins en arrivent à faire de l'aide au sous-développement. Dans une ville qui n'a offert aucune commande d'importance à son professeur Eiermann, avec une école supérieure qui, dans les années 70, a travaillé essentiellement sur les valeurs acquises en s'efforçant de n'en rien perdre.

Dans ces quelques lignes, je n'ai pas l'intention de présenter un traité d'histoire. Je pense plutôt à une esquisse succincte sur le thème d'une permanence qui peut justifier la qualification d'école ainsi qu'un intérêt plus général, aux yeux d'une génération qui n'a vécu le grand nom disparu que représenté et non pas réellement.

La gloire et la décadence d'une école sont très proches l'une de l'autre. Pour ne pas se pétrifier en dogmes, les règles exigent de l'indépendance, ce qui est difficile avec des étudiants par légions. Dans ce qui suit, je veux donc plutôt parler de caractéristiques, et malheureusement dans le cas de Karlsruhe il s'agit, entre autres, de la carence presque totale de message théorique ou même programmatique. Le soutien du travail pratique reste pourtant en liaison plus ou moins étroite avec une faculté d'architecture, ou plutôt une partie de celle-ci, qui est encore tout juste compréhensible. Sans l'école supérieure, la cohésion culturelle ne suffirait sûrement pas pour une discussion; plus les bureaux sont loin de la formation, plus les signaux s'affaiblissent.

Sur la vision des choses: Le courant de la pensée claire conduit d'abord à se réfugier dans l'immédiat, dans le matériau et la construction. Pour ce faire, la tradition de la nouvelle architecture est utilisée dans le sens d'une théorie scientifique, les éléments de son évolution n'étant poursuivis que partiellement; avec quels matériaux d'ailleurs, puisque l'on peut tout faire? Une évaluation éthique a besoin de points d'appui tels qu'Eiermann les trouva dans la construction en acier. Sa recherche dans des domaines marginaux par contre, comme dans celui du textile, n'a pratiquement eu aucune suite. Ces points d'appui doivent nécessairement consister à mieux critiquer le marché du bâtiment et l'immense absence de culture des entreprises. L'assemblage de tubes carrés est sans problème; il n'en est pas de même des profilés en T.

Les détails sont caractéristiques d'une attitude précise par rapport aux choses, aussi «naturelle» que le respect du flux des forces et des fonctions conditionnant une solution. Convenance est l'expression adéquate ici, car elle intègre les diverses dimensions des critères architecturaux, l'emploi des matériaux et les détails, ainsi que l'échelle ou l'intégration urbanistique. A cela s'ajoute

évidemment le principe qui consiste à ne pas souligner exagérément l'un des aspects, une attitude qui n'est plus guère répandue. Depuis Eiermann, le rationnel inclut aussi le sensitif comme l'intuitif, l'expérience et l'imagination. Tout ceci et son éthique constructiviste lui ont valu depuis le reproche de préférer la banalité, la monotonie et l'absence de risque plutôt que la retenue. Mais il s'agit moins d'un problème de professeur que d'une nouvelle manière de voir, notamment la compréhension de la ville, l'adaptabilité aux modifications sociales et fonctionnelles. De même, on a lentement perdu le courage d'accepter les contraintes comme un défi.

Perfection, force d'expression formelle et simplicité sont comprises comme des valeurs, comme l'expression visible d'un travail accompli par l'esprit. Ceci explique souvent le penchant pour les géométries fondamentales comme «jeu savant, correct et magnifique» (L.C.), à petite comme à grande échelle.

La volonté d'ordre ne vaut pas seulement pour la construction, mais aussi pour le projet en général. «L'ordre existe»; les textes de Louis Kahn ont exercé une profonde influence sur Karlsruhe, un rapprochement du réel vers la métaphysique difficile à trouver depuis plus de 20 ans en Allemagne avec une telle netteté. Si on pouvait encore le relier sans césure avec sa propre substance, cela devenait déjà plus difficile avec la typo-logique évaluée par suggestion d'un Aldo Rossi, même si dans ce contexte, la distance géographique et le faible courant d'informations jouèrent sûrement un rôle, contrairement à ce qui s'est produit en Suisse. La thèse de Rossi aida par contre beaucoup à abandonner l'idéologie du gaspillage prônée par les optimistes des années 60. L'architecture tessinoise récente qui connaît si bien sa culture et son paysage est d'ailleurs retrouvée comme une vieille amie.

Dans toutes ces influences s'exprime une conséquence logique qui, pour chercher encore le soutien des choses, doit s'appliquer dans les projets depuis Eiermann; il s'agit de son concept didactique échappant à la mode. La clarté logique des décisions permet même de parler de vrai et de faux et assure la viabilité de l'école. La franchise des caractéristiques autorise en outre que l'on s'occupe affectueusement de personnalités marginales, par exemple depuis longtemps de Chareau, Scarpa et Riva qui, ignorant toute mode, ont

élevé le détail au rang d'une philosophie sensorielle, ou de Fritz Haller qui enseigne à Karlsruhe depuis 1977.

Pour terminer, encore deux remarques au sujet de la communication, la petite querelle: le dessin est vu comme une abstraction, il ne remplace pas la réalité, il est sévère, clair, précis et s'oppose à la manière agréable, mais floue d'écrire les concours en ramenant toujours à l'idée; les membres du jury (profanes) voulaient être trompés. La grande querelle: le côté ironique de la clarté logique interne tient au fait que le réalisme de l'école de Karlsruhe reste pratiquement sans conséquence dans la silhouette urbaine. La retenue au niveau de la signification évite certes les clichés, mais la valeur informative reste aussi faible que le champ d'action culturel est étroit (seul Stirling a réussi chez nous). Ce sont les petites tâches qui «dominent» et, Heinz Mohl mis à part, tous attendent quelqu'un qui les comprendrait... R.F.

Buchbesprechungen

Costruire/Bauen/Costruire 1830-1980

Val Mustair/Oberengadin/Val Bregaglia

Leinenband, 240 Seiten mit über 600 Fotos und Zeichnungen, Romanisch, Deutsch, Italienisch. Format 24/22 cm, Preis Fr. 64.- Autoren und Herausgeber: Robert Obrist, Silva Semadeni, Diego Giovanoli
Auslieferung: Verlag Werk AG, 8044 Zürich, Keltenstrasse 45

(...) Mit Bedauern beobachten wir, wie rasch bedeutende, neuere Bauten abgerissen oder durch Um- und Anbauten in ihrer architektonischen Qualität zerstört werden. Die Wertzumessung für jüngere Bauten, die mit dem wirtschaftlichen Wandel der letzten 100 Jahre entstanden sind, fehlt heute. Werke bedeutender Baumeister und Architekten wie Hartmann, Koch, Koller, Könz, Rietmann, Risch, Schäfer, Scottovia, Tessenow und andere sind fast vergessen. Die Gefahr ist gross, dass wichtige historische Zeugen der jüngeren Geschichte verschwinden. Aber nur das Wissen um die Geschichte erlaubt uns, das bauliche Erbe bei der Gestaltung unserer Zukunft miteinzubeziehen.

Dieses Buch ist aus Sorge um das baukulturelle Gut der letzten 150 Jahre entstanden. Es macht Baubehörden, Bauleute und Hausbesitzer auf gute Bauwerke in ihrem Dorf aufmerksam. Der architektonische Eigenwert eines Hauses, seine Bedeutung oder Einmaligkeit und seine Stellung im Siedlungsbild sind die Auswahlkriterien. Zum besseren Verständnis der kulturellen Vielfalt sind die Texte über wirtschaftliche, technologische, politische und gesellschaftliche Verhältnisse in der jeweiligen Sprache abgefasst. Dies in der Hoffnung, dass sich Schulen und eine breite Öffentlichkeit der «vergessenen Architektur» in unseren Tälern annehmen möge (...)

Dies aus dem Vorwort eines Buches, das das Architekturgeschehen der letzten 150 Jahre in Südbünden beschreibt. Nach Regionen und Ortschaften gegliedert, vermittelt das Werk auf leicht lesbare Art viel Wissenswertes. Es macht durch Bezugnahme auf die wirtschaftliche Entwicklung auch bewusst, welche kulturhistorische Bedeutung die Architektur in den einzelnen Epochen hatte. Der gewagte Versuch, das Bildmaterial bis auf Bauten der letzten Jahre auszudehnen, gibt interessante Aufschlüsse. Zum besseren Verständnis der kulturellen Vielfalt sind die Texte über wirtschaftliche, technologische, politische und gesellschaftliche Verhältnisse dreisprachig gefasst.

Städtebau im Kreuzverhör

Petra Hagen

Max Frisch zum Städtebau der fünfziger Jahre

128 Seiten, zahlreiche Abbildungen. Ein Werkkatalog dokumentiert Frischs Schaffen als Architekt. Fr. 29.-, LIT Verlag, 5400 Baden

Mit dem Namen Max Frisch verbinden nur noch wenige den Architekten und Städtebaukritiker. Frisch wurde erst als Schriftsteller weltweit bekannt.

Besonders die Broschüre *achtung: Die Schweiz*, die Frisch zusammen mit Lucius Burckhardt und Markus Kutter verfasste, entfachte in den fünfziger Jahren eine ausserordentlich heftige fachliche und öffentliche Diskussion über den zeitgenössischen Städtebau. Der Doppelberuf als Schriftsteller und Architekt bot Frisch die Unabhängigkeit, kompromisslos zu urteilen und zu schreiben. Angesichts der konservativen politischen Grundstimmung der fünfziger Jahre war Frischs Forderung nach ei-